Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 5 (1909-1910)

Artikel: Note sérieux
Autor: Cornut, Samuel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750829

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTRE SÉRIEUX

I.

Nous sommes sérieux. Nous sommes très sérieux. Qui donc? Vous, qui me lisez, et moi, qui vous parle. Et qui dit cela? Moi, qui vous parle, et vous, qui me lisez. Et nous sommes contents de le savoir et contents qu'on le sache. Qu'on se gausse ou qu'on nous admire, partout où nous passons, rien qu'à nous voir, les gens se poussent du coude, un murmure flatteur — nous le prenons du moins pour tel — s'élève sur nos pas: „Voilà un homme qui a l'air sérieux. — C'est un Suisse. — Ah, vous m'en direz tant! — C'est-à-dire, un protestant. — Ça se voit.“ Et ça nous fait passer de bons moments dans la vie. Nous nous réjouissons dans notre âme profonde, en nous congratulant l'un l'autre: je suis sérieux, tu es sérieux, il ou elle, etc. Ça se conjugue dans toutes nos écoles.

Très bien. Mais alors, notre sérieux . . . Vous permettez? . . . En mettant à part quelques admirables vies pleines et débordantes de santé, de jeunesse, d'amour et d'humour, notre sérieux ordinaire et courant, notre sérieux national, tout bien pesé, est quelque chose d'assez léger.

Notre sérieux tient tout entier dans quelques douzaines de mots: *conscience, convenance, morale, devoir,* qui tombent de nos lèvres didactiques, telle une pluie menue que distille un ciel renfrogné. Mais, si nous jetons un regard aigu sur les moindres pièces de nickel que nous rend sur son comptoir l'épicier du coin, il ne nous vient jamais à l'idée de vérifier le titre et la valeur de tous ces termes en circulation chez nous, dont nous nous payons, dont nous payons les autres aux heures les plus graves de la vie. Nous en abusons. C'est notre seule débauche; mais c'est la pire de toutes et peut-être l'inventaire de ce que nous appelons nos richesses morales se réduirait-il à quelques feuilles sèches.

Je vous demande: Qu'est-ce qu'un homme sérieux? Aussitôt, vingt bras de se lever, comme des signaux de chemin de fer, et vingt doigts indicateurs de pointer vers le Littré. Oh! de grâce! Littré n'a rien à faire ici. Vous ne comprenez donc pas que j'ai

besoin de tout autre chose que de vos bouquets de phrases fanées! Des définitions de lexique m'arracheront, n'est-ce pas! à cette existence dont j'ai le dégoût: la mienne, la vôtre, qui s'épuise en un va-et-vient, en un brouhaha de vagues humaines! Petits cancans, petits tracas, petites visites, voilà ce qu'on appelle la vie dans ce qu'on appelle le monde! Sur ce néant, un monsieur en robe dessine des gestes rituels; nous chantons alléluia et nous voilà sauvés pour l'éternité!

Vrai, la vue de certains dos de redingote, de certains airs penchés m'a toujours donné chez nous une furieuse envie de de m'encanailler. Des gens sérieux, ça! Oui, si l'idéal de l'homme est d'être une attitude! A moi les grands débraillés, rieurs, railleurs, gaillards, francs lurons, bons buveurs, qui ont bâti notre monde moderne entre deux polissonneries et par manière de passe-temps, les Rabelais, les Montaigne, et ces diables à quatre comme le Béarnais! On l'a juché sur un piédestal; il serait représenté plus au naturel à quatre pattes, sinon aux pieds de la belle Gabrielle — soyons sérieux! — du moins jouant avec ses enfants au cheval mal monté. Quand je veux voir Voltaire, je le rêve soufflant avec une sarbacane des petits pois au nez du sculpteur Houdon, qui le faisait poser pour la postérité. Bonaparte ne me gêne point dans la compagnie d'une comédienne, sa maîtresse, et jouant à cache-cache avec elle pour se reposer de Marengo. Renan pouvait passer toute une nuit à boire avec des philologues allemands et improvisait au lever de l'aurore un discours bachique en élégant latin. Mon Dieu! Socrate, à la fin d'un banquet, esquissait de même, la coupe à la main, une poétique pour laquelle je donnerais toutes les autres. Victor Hugo en exil jouait au lion avec un enfant trouvé, rugissait sous une table et cassait toutes les assiettes.

Ils en ont d'ailleurs fait bien d'autres, et vous les récusez. Eh bien, tournons-nous vers le prince de la sainteté, qui fut aussi le prince de la joie: par haine des gens corrects, puritains, zélateurs, mômiers de Jérusalem, il allait boire et manger en temps de jeûne avec les péagers et les gens de mauvaise vie. De Luther, grand buveur de bière, de Jean Knox, qui posait la main avec conviction sur son tonneau d'excellent Bordeaux, jusqu'au philosophe Charles Secrétan, ce fin connaisseur de nos meilleurs

crus, je salue chez nos plus admirables chrétiens des bien-vivants, sans doute, mais aussi des bons vivants. Théodore de Bèze, en gaillard Bourguignon, et Calvin lui-même usaient scandaleusement de la langue verte. Pascal, dans les *Provinciales,* a défendu les droits du rire contre les Jésuites, qui le rappelaient au sérieux. Cromwell, que Guizot traita de bouffon, s'amusait en effet, le jour même où Charles Ier fut condamné à mort, à barbouiller d'encre le visage d'un de ses voisins qui siégeait à ses côtés en qualité de juge du pécheur couronné. Oui, sans doute: mais Hamlet, pour mieux épier le roi criminel jouait aussi de l'éventail . . . . Je pourrais montrer ces graves personnages en des attitudes encore plus abandonnées! mais il faut rester convenable et ne pas faire scandale, à l'exemple d'un certain Alexandre Vinet. Une Lausannoise d'une austère piété lui demandant, à supposer qu'il pût passer à Paris une heure, une seule heure, quel orateur il voudrait entendre de préférence, l'auteur des *Etudes Evangéliques,* avec un sourire que Doudan qualifie de „gigantesque" répondit: Rachel!

François d'Assise sur son lit de mort causa la même gêne à son entourage. Il aurait voulu un peu de musique. On la lui refusa, parce qu'un homme comme lui, salué d'ores et déjà comme un saint officiel et patenté, devait se *bien tenir* et mourir correctement. *Poverello!* Il aurait pu compter sur ses dix doigts, comme Vinet le disait pour lui-même, ceux de ses disciples qui l'avaient vraiment compris. Du moins a-t-il souri à son fils spirituel, le délicieux Junipère, qui, un jour, dégoûté du respect fétichiste dont le poursuivaient certains cagots, sauta sur une escarpolette et s'y balança, riant de toutes ses dents comme un *ragazzo* des faubourgs de Rome, au grand scandale du monde noir.

Ainsi, ceux dont nos églises ont cloué la momie en une pose hiératique, ont le plus souvent vécu avec une liberté d'allures, parlé avec une savoureuse verdeur d'expression, agi avec une franchise désinvolte que leurs fanatiques de toute robe qualifieraient d'inconvenante, voire de criminelle. Le mot n'est pas trop fort, la raison d'être de tous les Christs et de leurs vrais disciples étant en effet de violer la loi morale la plus respectée, je veux dire la routine.

Il est vrai qu'il n'est pas donné à tout le monde de se débaucher avec des polissons de cette taille-là! Les tribunaux des proconsuls étaient assiégés de chrétiens qui demandaient à grands cris le martyre: les martyrs volontaires du ridicule sont infiniment plus rares. Mais si notre sérieux n'est pas un entraînement à l'héroïsme, j'entends à l'héroïsme quotidien et familier, c'est, je le répète, une assez pauvre chose et nous n'avons pas le droit d'en être fiers.

* * *

L'homme sérieux (tel que je l'entends et que je le désire) est donc un indépendant. Il l'est absolument; mais il l'est dans les grandes choses. Le Sganarelle de l'*Ecole des Maris*, qui refuse de s'habiller comme tout le monde, aurait beau avoir cent fois raison, c'est un sot, ni plus ni moins. La liberté de l'âme veut une grande intelligence. Socrate laisse à Diogène sa crasse et son tonneau; il n'a qu'un vieux manteau, mais il le brosse avec soin.

Cette indépendance qui répudie l'excentricité, ne connaît pas davantage le scepticisme, du moins le scepticisme amusé, frondeur, sournois, d'esprit fort, qui ne manque pas toujours d'esprit. Un Plomplon qui, passant en revue des corps de troupes, s'arme d'un parapluie pour narguer les préjugés, est indigne de porter le nom de Bonaparte. Edmond About, dit-on, a plongé sa plume dans l'encrier de Voltaire. Je le veux: mais qu'en a-t-il retiré? Un peu d'encre délayée. Où sont les bouillonnements de colère parfois généreuse et de rageuse passion, que vomissait ce large cratère, quand un démon habitait ses entrailles?

Car l'homme sérieux a une conviction. Quelle conviction? Je ne dirai pas: peu importe; du moins les mots importent peu. L'athéisme de Lucrèce, de Guyau, de Littré, de Reclus est cent fois plus religieux que toutes nos mômeries. Croyez en Dieu ou en la science, mais croyez à quelque chose en dehors de vous et de plus haut que vous.

Toutefois, c'est ici le moment d'ouvrir l'œil et de serrer les freins. Les hommes de foi sont en général des violents; quand on est un fanatique de droite ou de gauche, on mérite un nom plus énergique ou moins raisonnable, comme on voudra, que

celui d'homme sérieux. Il y a dans ce terme une idée d'équilibre, de modération, qui répugne à tous les excès; même à celui de la sainteté. *Rien de trop:* ce mot de la sagesse antique est également celui de l'homme sérieux. Le sérieux est l'esprit de la Renaissance; c'est celui du savant moderne, d'un Renan dont l'idéal, semble-t-il, serait de faire revivre l'hellénisme en l'élargissant; ce n'est ni l'esprit du Moyen-Age, ni celui du christianisme authentique, pas même celui de Jésus. Ne parlons pas de Polyeucte; mais la figure de Pauline, dans la plus belle des tragédies chrétiennes, est trop saintement passionnée, pour que le mot de sérieux ne paraisse pas un peu tiède: il s'applique en revanche à merveille à Sévère, ce païen très noble et très intelligent, mais tout de même un peu froid au regard des deux grands martyrs.

L'homme sérieux n'a qu'un article de foi absolue: c'est un ardent libéral, si ces deux mots peuvent être accouplés. Il ne se moque, ni ne s'indigne du fanatisme sincère; il l'examine curieusement, avec sympathie même. Mais, après l'avoir accompagné aussi loin qu'il peut, jusqu'aux extrêmes confins de la raison humaine, il s'arrêtera, comme Virgile a laissé l'Allighier monter tout seul vers ses mystiques sphères, que le sage Latin n'aurait pas même entrevues.

Le sérieux est à l'âme et à la vie ce qu'est le *médium* dans l'art du chant; l'intermédiaire entre le grave et l'aigu. Certains esprits qui sont, comme esprits, les plus grands de tous, Montaigne, Léonard, Goethe, Ernest Renan, se tiennent presque toujours dans ces régions moyennes d'où l'on découvre tous les extrêmes, sans jamais verser dans les extrêmes. Qu'on leur préfère l'âme d'un Pascal, d'un Michel-Ange, d'un Schiller, d'un Beethoven, soit; mais le héros lui-même ne s'élève au sublime qu'une ou deux fois dans sa vie. La voix de Stentor s'épuisait à pousser indéfinement le sol d'en haut. Même chez les saints, le sérieux, un aimable sérieux, est l'état moyen et habituel, et leur bonhomie, beaucoup plus que leurs éclairs, fait paraître d'autant plus grotesque la gravité des sots.

II.

Vous me criez: Nous y voilà! Votre médium est notre qualité nationale. Nous aussi, nous sommes modérés en tout: modérés

dans la joie, modérés dans la louange, très sagement sobres d'amour, de courage moral, de générosité. — Pardon! Nous ne sommes pas modérés, nous sommes médiocres, ce qui est exactement le contraire. Ces géants qui s'appelaient les Stoïciens, les Jansénistes, les Impassibles, se contenaient dans leur force; nous, nous languissons dans notre impuissance. Ils se roidissaient jusqu'à en mourir pour ne pas aimer des créatures périssables; mais le diable lui-même dédaigne de tenter notre froideur. A la mort d'un ami, à la mort d'un frère, ils restaient muets, ravalant leurs larmes; mais ils s'enfermaient chez eux et en tombaient malades: témoin, l'Olympien Goethe à la mort de Schiller. Ils avaient la haine de la sensiblerie larmoyante; ils avaient le culte de l'harmonie et de la dignité vraie. Leur âme était un feu conscient de lui-même qui se contient et ménage ses effets. Notre sérieux à nous n'est que le flegme d'un esprit lent, d'une sensibilité obtuse, d'un tempérament pauvre. C'est aussi la fausse honte d'un grand garçon à l'âge ingrat, qui ricane pour ne pas avouer son émotion.

Nous ne sommes pas sérieux, nous sommes tristes; nous ne sommes pas droits, nous sommes raides; nous ne sommes pas religieux, nous sommes protestants; nous ne sommes pas protestants, nous sommes mômiers. Du protestantisme, dont le génie fut la liberté, nous ne gardons que la lettre, le pli, la déformation, tout un cléricalisme en redingote. Nous croyons tenir la religion en esprit, et nous n'avons qu'une religion abstraite. Dans tout protestant, on devine un théologien.

Notre protestantisme se meurt de deux vices organiques: l'abus de la critique et le bavardage pieux.

Certes, le rôle de la critique est un rôle nécessaire, même dans la religion; il fut la raison d'être de la Réforme à l'âge héroïque; mais, en lui donnant naissance, il la limita fatalement à n'être que l'erratum du papisme. Luther et Calvin ont restauré l'Evangile comme la critique alexandrine expurgea les textes d'Homère. Hélas, ils n'ont contemplé le Christ qu'à travers d'arides controverses. Leur latinité, âpre et savante, pas plus que la langue abstraite d'un Vinet ou d'un Frommel, n'a su retrouver l'accent ingénu des paraboles, que Saint François fait revivre à ravir dans la simplicité de son cœur. Le catholique n'étant séparé

de Jésus que par l'ignorance et la superstition, découvre l'Evangile comme une fillette de huit ans écouterait les belles histoires de l'*Odyssée*. Un protestant n'y voit que des textes, qu'il analyse comme un grammairien de Tubingue.

Ces pauvres textes en lambeaux que vont disséquant nos paysans prêcheurs ne méritent certes ni cet honneur, ni cet affront. Ils sont divins, en vérité, non dans ce qu'ils disent, mais dans ce qu'ils ne disent pas; non dans leur sens littéral, mais dans l'accent, la vibration, les répercussions profondes qu'ils éveillent dans nos âmes. La parole de Dieu, comme on l'appelle, est moins une parole qu'une musique. Au lieu de la délayer en commentaires, méditations, exégèses, sempiternelles prédications, il faudrait la baigner dans le grand silence des sanctuaires, où demeurent les vérités essentielles, dont la voix humaine n'est que l'interprète menteur.

Le temple protestant, un sanctuaire! Pendant une heure par semaine, c'est une salle de conférences où le culte s'appelle justement un sermon; et pendant cent quatre-vingt dix-neuf autres heures, c'est une porte close, un grand mur nu.

Le protestantisme manque de silence, c'est-à-dire de musique intérieure. La musique! nous en avons peur comme nous répudions la peinture et la sculpture.

Non pas que nous manquions d'un certain goût: nous hantons les Louvres, nous adorons Beethoven . . . sauf dans notre culte, où Michel-Ange lui-même serait traité de profane. Et voilà notre sérieux!

Mais, misérables, la beauté sensible est précisément l'atmosphère où la parole, par elle-même aride et analytique, baigne, s'attendrit, se détend, et s'épanouit dans la vie intégrale, où le divin communie avec l'humanité! De l'idolâtrie! Prenez garde que les plus perfides idoles ne sont pas le marbre et le bois, mais la phrase pieuse. Pour être pris au sérieux dans tels cercles que nous connaissons, il suffit d'user d'un certain patois qui n'a rien de pittoresque ou plutôt d'un grimoire numéroté par chapitres et versets, signe cabalistique circulant d'un bout à l'autre du monde protestant.

* * *

Notre petit babil théologique n'offusque pas seulement les très hautes vérités qui défient la parole humaine, mais aussi la nature dans tout ce qu'elle a de libre, de spontané, de joyeux et de saint. Oui, nous regardons de travers la joie, la bonne et innocente joie qui éclate en fusées de rires fous! De sinistres pédants, sous prétexte de sérieux, ont commis ce crime: ils ont tué le rire! Ainsi, dans nos universités populaires parisiennes, où je me suis dépensé, je n'ai fait un four qu'une seule fois; mais ce fut un désastre! Ce n'est ni chez les francs-maçons, ni chez les socialistes, ni chez les cléricaux, ni surtout chez mon ami Deherme, mais dans une salle dite évangélique ouverte par un Suisse. Il y avait là un public d'enfants et de braves ouvriers à qui on avait promis une „bonne soirée". Ma foi, pour tenir parole à ces pauvres gens, je les ai fait rire le plus honnêtement du monde, j'en donne ma parole. Mais le comité me fit observer le mauvais effet de cette gaîté dans des âmes corrompues, où l'on voulait faire naître de sérieuses réflexions. J'avais péché contre le salutaire ennui! Et désormais, on se garda de faire appel à un bouffon tel que moi.

Je dédie à mon cher président qui m'a si brutalement coupé la parole, le souvenir de Saint-Jean, qui jouait avec une colombe et conseillait à un chasseur de ne pas tenir son arc constamment tendu. De Calvin, nous avons mis au tombeau l'héroïque génie, ne gardant du grand malade, en fait de reliques, que l'humeur atrabilaire. Du fiel de dévot! C'est encore plus vilain, et ça sent plus mauvais que des rognures d'ongles et d'innocents tibias papistes. Dans le fond, nous ne sommes vraiment sérieux qu'en affaires. S'enrichir, à la bonne heure! Le reste, mon Dieu, la religion... La religion, pour nous, consiste en un défilé, une fois par semaine, de cols raides et de correctes redingotes entre des rangées de bancs. Ce serait là une assez jolie mascarade, si elle ne manquait pas décidément de gaîté.

PARIS SAMUEL CORNUT

□□□